

vention de la typographie, et s'est perfectionné avec le temps, suivant la marche ordinaire des choses humaines.

Il s'ensuit que nous devons être, à cet égard, plus avancés que nos pères, et nous le sommes sans contredit. La ponctuation actuelle tend à une perfection de détail qu'elle n'a jamais eue ; on la raisonne davantage ; une plus générale habitude de précision mathématique lui a servi dans une mesure sensible. Il s'agit, bien entendu, des éditions surveillées par des correcteurs instruits, et non de cette foule de livres désolants où tous les principes sont outragés sans retenue.

III.—Division de ce Traité.

Nous donnerons, en premier lieu, le principe général qui doit présider à une bonne ponctuation. Il a besoin d'être expliqué clairement, et justifié. On n'attend pas de nous des notions préliminaires sur le sujet, le verbe, le régime, la préposition, les verbes actifs (nous maintenons *actifs*, et repoussons la désignation nouvelle de *transitifs* ; nous dirons quelque jour pourquoi), les verbes neutres, passifs etc. : il n'est pas un de nos lecteurs qui ne soit familiarisé avec tout cela.

Le principe établi, nous passerons successivement aux divers signes, point-virgule, deux points, guillemets, parenthèses, tirets, etc. Nous commencerons même par le trait-union, qui n'appartient pas absolument à la ponctuation, mais qui y touche de si près que cette excursion sur une terre voisine ne sera point un inopportun détour, d'autant plus que là encore nous aurons à relever quantité d'oublis et d'erreurs dans la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie*, plus fautive que les précédentes. Nul, je l'espère, ne nous taxera de présomption quand il aura vu nos preuves et entendu nos raisons. L'Académie est un fort grand seigneur, que nous respectons autant que personne ; c'est même à cause de ce respect qu'il nous semble bon de lui rappeler le vieil adage, par elle oublié dans cette circonstance : " Noblesse oblige. "

V. POSTEL.

(A continuer.)

BIOGRAPHIE.

LE COMMANDANT DES VARANNES.

Nous empruntons au *Moniteur de la Flotte* l'article suivant, qui rend un juste hommage à la mémoire d'un de nos marins les plus distingués, M. Levesque des Varannes, commandant du bâtiment de guerre français le *d'Estrées*, dernièrement en station dans les eaux américaines, et qui a laissé en Canada les plus honorables souvenirs.

La mort vient d'enlever à la France un esprit d'élite, le commandant Levesque des Varannes. La marine perd en lui un de ses officiers les plus intelligents, le pays un de ses enfants les mieux doués.

Le commandant des Varannes n'avait pas trente-neuf ans. Sorti de l'école navale 1848, il députa dans la marine par une campagne autour du monde, sous les yeux d'un chef qui, après l'avoir vu trois ans à l'œuvre, écrivait au ministre de la marine : " Monsieur des Varannes doit devenir un officier remarquable..... C'est une organisation d'élite." La vie entière du commandant des Varannes justifie cette prédiction de son premier commandant.

La guerre de Crimée le vit aux batteries de siège de la marine devant Sébastopol, il y conquiert la croix de la Légion d'honneur au prix d'une blessure à la tête et après une citation à l'ordre du jour de l'armée.

Quand la campagne d'Italie s'ouvrit, il venait d'être nommé lieutenant de vaisseau ; sa réputation d'énergie et d'entrain le désignait au choix du ministre pour le commandement d'une des canonnières destinées à battre en brèche les murs de Peschiera. La paix de Villafranca le trouve, lui et son équipage, devant Desenzano ; c'est là qu'il leur fallut, bien à contre cœur, abandonner, sans qu'elle eut reçu le baptême de feu, cette canonnière qu'ils

voyaient flotter sur le lac de Garde après en avoir promené les morceaux à travers la Lombardie.

Un dédommagement attendait le lieutenant de vaisseau des Varannes. La France et l'Angleterre allaient demander compte à la cour de Pékin de sa trahison devant l'embouchure du Peiho. Il y avait, dans cette campagne à l'extrémité de l'Orient, toute une perspective de dangers à courir, et cette fois l'attrait du pittoresque se joignait, dans le cœur de l'officier, au désir de montrer ses brillantes qualités de marin. C'est comme capitaine de la canonnière no. 13 que le lieutenant de vaisseau des Varannes prend part à l'attaque des forts de Pakou. Il est de ceux qui hivernent dans le Peiho afin de maintenir le gouvernement chinois dans les dispositions que lui ont imposées les succès de nos armes ; et quand la glace a interrompu les communications par mer, que le corps expéditionnaire est privé de toutes relations avec Shanghai, c'est lui qui obtient l'honneur d'être le pionnier de l'armée, c'est à lui que revient la gloire de rechercher et d'inaugurer une route nouvelle.

Arrêtons-nous un instant. Cette page de l'existence du commandant des Varannes mérite qu'on y insiste. Elle peint l'homme ; elle montre la trempe de cette nature qui, jetée en dehors de la maritime, reprend son équilibre, même au milieu d'éléments inconnus et lorsque le danger revêt des formes nouvelles. L'imprévu surgit à chaque pas. Jamais il ne surprend des Varannes en défaut. Les dispositions des habitants sont douteuses, souvent mauvaises ; il faut lutter et contre les hommes et contre le climat : en quatorze jours, des Varannes fait cent quarante lieues dans la neige et entre à Tchefou à la tête de ses sept compagnons de route, tous matelots de sa canonnière.

Au sortir de ce long hiver dans les glaces de Peiho, commence pour la marine une série d'expéditions glorieuses auxquelles prend part le lieutenant de vaisseau des Varannes. Des bandes de rebelles ont envahi les provinces du Tchekiang et de Kiansu, le commerce de Shanghai est interrompu. Autour de cette ville, dans un rayon de vingt lieues, toute la population a disparu ; ce qui n'a pas été massacré est venu chercher un abri sous notre drapeau ; Ningpo, Kiadine, Soutchéou sont aux mains de l'insurrection.

Il faut reprendre une à une toutes ces anciennes cités commerciales. Aide-de-camp, puis chef d'état-major du commandant en chef, des Varannes est blessé à la prise de Tsépou ; à Kiadine et à Tsingou, il est cité comme arrivé le premier sur la brèche : à Nekiao, il reçoit dans ses bras le corps du brave amiral Protet, que la mort vient de frapper au milieu de son triomphe.

A la fin de 1862, le lieutenant de vaisseau des Varannes rentrait en France ; sa brillante conduite dans les combats meurtriers contre les rebelles chinois lui avait valu la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Officier d'ordonnance du ministre de la marine en 1864, aide de camp du vice-amiral Penaud, commandant en chef l'escadre d'évolution de 1864, il était nommé, à la mort de ce dernier, capitaine de l'avisos le *Croiseur* ; enfin l'empereur, dont l'attention avait été appelée sur les services du lieutenant de vaisseau des Varannes, le choisissait en 1866 pour officier d'ordonnance. L'année suivante, la confiance de sa Majesté lui valait l'intéressante mission d'aller étudier les progrès de notre colonisation en Cochinchine et l'honneur d'en rendre compte.

Promu au grade de capitaine de frégate à son retour de Cochinchine et nommé au commandant du *d'Estrées*, il était depuis dix-huit mois dans la mer des Antilles, depuis un an dans les eaux d'Haïti, avec la mission de suivre les péripéties de la guerre civile et de protéger notre commerce contre les exigences des partis rivaux. C'est là que la mort est venue le frapper. Celui qui l'avait bravée maintes fois à Sébastopol et dans les mers de la Chine, qui avait joué avec le danger pendant vingt ans d'une vie d'agitations et d'aventures, sous les climats les plus dangereux et dans les circonstances les plus critiques, est mort en soldat, sans faiblesse et sans illusion, conservant son énergie jusqu'au dernier moment.

Saisi en mer, le lendemain de son départ de Cuba, des premières atteintes de la fièvre jaune, il a rendu l'âme à Port-au-Prince, dans la demeure et au milieu de la famille de notre consul général M. de Courthial, soigné jusqu'à sa dernière heure par des mains